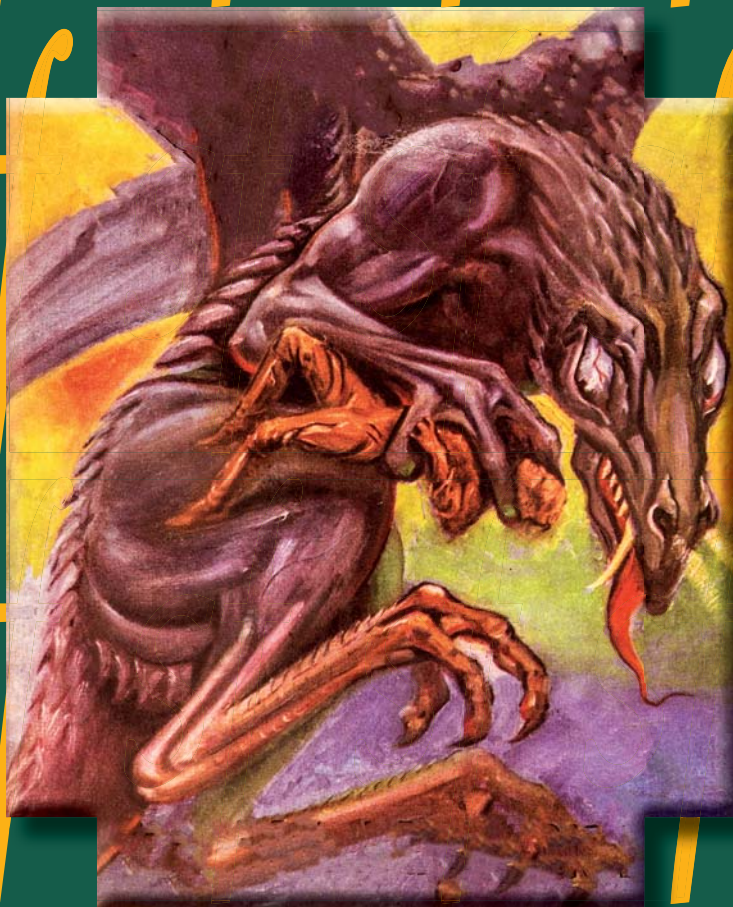


EDGAR RICE BURROUGHS

RETOUR À L'ÂGE DE PIERRE

(PELLUCIDAR - TOME 5)



PRNG
P.R.N.G. ÉDITIONS

Même auteur, même éditeur :



Tous droits de traduction de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous les pays.

Conception, mise en page et maquette : © Éric Chaplain

Pour la présente édition : © PRNG ÉDITIONS — 2017

PRNG Éditions (Librairie des Régionalismes) :

48B, rue de Gâte-Grenier — 17160 CRESSÉ

ISBN 978.2.36634.102.7

Malgré le soin apporté à la correction de nos ouvrages, il peut arriver que nous laissions passer coquilles ou fautes — l'informatique, outil merveilleux, a parfois des ruses diaboliques... N'hésitez pas à nous en faire part : cela nous permettra d'améliorer les textes publiés lors de prochaines rééditions.

EDGAR RICE BURROUGHS

**RETOUR
A L'ÂGE
DE PIERRE**

(CYCLE DE PELLUCIDAR N° 5)





Edgar Rice Burroughs.

Titre original : BACK TO THE STONE AGE.
Traduction de Pierre BILLON

I. MORT VIVANT

Le soleil de Pellucidar éternellement immobile au zénith éclairait une scène comme la surface extérieure de la Terre n'en avait probablement pas connue depuis les époques les plus reculées et dont le monde intérieur, situé au cœur du globe, possède de nos jours le monopole incontesté.

Des centaines de machairodus (tigres aux dents longues et recourbées comme des sabres) rabattaient d'innombrables herbivores vers une clairière sise au sein d'une forêt géante ; or deux hommes blancs étaient là pour contempler ce spectacle, deux blancs et une poignée de guerriers noirs, venus de la lointaine Afrique.

Ces hommes, comme un certain nombre de leurs pareils, étaient parvenus en ce lieu à bord d'un dirigeable géant ; l'appareil, sur la requête pressante de Jason Gridley, s'était introduit à l'intérieur du globe par une ouverture polaire, mais c'est là une histoire que nous avons précédemment racontée.

Nous relatons ici les aventures de l'homme qui s'était perdu.

— Il ne semble pas possible, s'exclamait Gridley, qu'à huit cents kilomètres au-dessous de nos pieds des automobiles foncent à travers des rues encombrées, bordées de gigantesques immeubles ; que le télégraphe, le téléphone et la radio y soient tellement courants que leur existence ne suscite plus le moindre commentaire ; que d'innombrables humains voient leur vie entière se dérouler sans que jamais se présente l'occasion d'utiliser une arme pour assurer leur défense personnelle, et pourtant, dans le même instant, nous affrontons des tigres à dents de sabre dans un environnement dont le monde extérieur n'a probablement pas vu de semblable depuis un million d'années.

— Mais regardez-les donc ! s'exclama von Horst. Voyez un peu cette faune qu'ils ont déjà rabattue dans la clairière et ce n'est pas fini.

Il y avait là de grands bovidés à la toison hirsute, aux cornes largement déployées ; des daims roux et des paresseux ou pandas de proportions stupéfiantes. Il y avait des mastodontes, des mammoths et une colossale créature éléphantine qui évoquait ce pachyderme et ne faisait probablement pas partie de la même famille. Sa tête massive avait plus d'un mètre de long, et des défenses puissantes issues de sa mâchoire inférieure s'incurvaient vers le sol de telle sorte que la pointe en était dirigée vers le corps de l'animal. Il était haut d'au moins trois mètres à l'épaule et sa

longueur atteignait aisément six mètres. Mais la ressemblance générale qu'il pouvait offrir avec un éléphant était fortement amoindrie par de petites oreilles semblables à celles d'un porc.

Les deux blancs, stupéfaits à la vue du spectacle qui se déroulait sous leurs yeux, s'arrêtèrent pour contempler avec émerveillement l'extraordinaire assemblage de créatures qui s'offrait à eux dans la clairière. Mais il devint bientôt évident que s'ils voulaient sortir de la rencontre la vie sauve, ils devraient chercher refuge dans les arbres, sous peine d'être abattus par les machairodus ou piétinés par les herbivores affolés qui déjà tournaient sur eux-mêmes à la recherche d'une issue pour s'échapper.

— Il reste encore une voie libre devant nous, bwana, intervint Muviro, chef des noirs Waziris.

— Il nous faudra courir dans cette direction, répondit Gridley. A présent les bêtes se dirigent toutes dans notre direction. Lancez-leur une décharge et précipitez-vous vers les arbres. S'ils prennent le galop, ce sera chacun pour soi.

La salve leur fit rebrousser chemin un court instant mais, en apercevant les grands fauves, ils firent une fois de plus demi-tour pour reprendre la direction des hommes.

— Les voici ! cria von Horst. Alors tous prirent leur course pour s'efforcer de gagner les arbres qui constituaient le seul refuge possible.

Gridley se trouva culbuté par un gigantesque panda ; il se remit sur ses pieds juste à temps pour éviter d'un bond un mastodonte galopant et gagner un arbre, à l'instant précis où le gros des animaux emballés se refermait sur lui. Un instant plus tard, temporairement à l'abri parmi les branches, il scruta les alentours à la recherche de ses compagnons, mais aucun n'était en vue ; d'ailleurs nul être vivant aussi chétif qu'un homme n'aurait pu survivre au milieu de cette masse compacte de bêtes que la terreur faisait plonger et bondir follement. Quelques-uns de ses compagnons, il en était sûr, avaient dû atteindre la sécurité de la forêt ; toutefois, il craignait le pire pour von Horst qui s'était trouvé quelque peu distancé par les Waziris. Mais le lieutenant Wilhelm von Horst s'était tiré de ce mauvais pas. En fait, il avait réussi à s'enfoncer quelque peu dans la forêt sans être contraint de grimper aux arbres. Il avait viré à droite pour s'écarter de la meute affolée, laquelle avait tourné à gauche aussitôt après avoir pénétré sous le couvert. Il entendait encore le grondement de la galopade dans le lointain, entrecoupé de claironnements, de grognements et de beuglements.

A bout de souffle, au bord de l'épuisement, il s'assit au pied d'un arbre pour retrouver sa respiration et se reposer. Il était très las et, l'espace

d'un instant, il ferma les paupières. Le soleil se trouvait au-dessus de sa tête. Lorsqu'il les rouvrit, l'astre occupait toujours la même place. Il se rendit compte qu'il avait somnolé, selon lui, l'espace d'un instant. Il ignorait qu'il avait au contraire dormi durant fort longtemps. Mais combien de temps? Comment mesurer la durée dans ce monde intemporel où la lumière solaire est perpétuelle?

La forêt était étrangement silencieuse. Il n'entendait plus désormais les cris des herbivores, les rugissements et les feulements des félins. Il appela à haute voix pour attirer l'attention de ses amis mais n'obtint pas la moindre réponse; alors il partit à leur recherche, persuadé de suivre la route la plus directe pour regagner le camp principal où se trouvait amarré le dirigeable, et certain qu'ils ne manqueraient pas de s'y rendre. Mais au lieu de prendre la direction du nord, comme il aurait dû le faire, il mit le cap sur l'ouest.

Peut-être fit-il aussi bien, car au bout de peu de temps il entendit un bruit de voix. Des hommes s'approchaient. Il les entendait distinctement, mais sans pouvoir reconnaître leur langage. Peut-être manifesteraient-ils des dispositions amicales, mais dans ce monde sauvage il fallait plutôt en douter. Il quitta la piste qu'il foulait pour se dissimuler derrière un taillis, et un moment plus tard les hommes dont il avait entendu les voix se montrèrent à sa vue. C'étaient Muviro et ses guerriers. Ils s'entretenaient dans le dialecte de leur tribu africaine. En les apercevant, von Horst regagna la piste. Ils manifestèrent à sa vue une joie égale à celle qu'il éprouvait lui-même. A présent, s'ils pouvaient retrouver Gridley, leur bonheur serait complet; mais leurs recherches, bien que prolongées, demeurèrent vaines.

Pas plus que von Horst, Muviro n'avait la moindre idée du lieu où ils se trouvaient ni de la direction du camp; de même que ses guerriers, il était fort marri que des Waziris eussent pu se perdre dans une forêt, quelle qu'elle pût être. En confrontant leurs observations mutuelles, il apparut qu'ils avaient dû décrire, après leur séparation, un large cercle dans des directions diamétralement opposées. C'est uniquement de cette manière qu'ils pouvaient expliquer leur rencontre face à face, chaque partie affirmant hautement n'avoir rebroussé chemin à aucun moment.

Les Waziris n'avaient pas dormi et ressentaient une fatigue extrême. Von Horst, au contraire, avait cédé au sommeil et se trouvait reposé; si bien qu'une caverne capable d'abriter tout le groupe s'étant trouvée sur leur chemin, les Waziris s'enfoncèrent dans un coin sombre pour y dormir, tandis que von Horst s'accroupissait sur le sol, à l'entrée, et s'efforçait d'échafauder des plans pour l'avenir.

Sur ces entrefaites vint à passer un sanglier ; sachant qu'il serait bientôt nécessaire de ravitailler la troupe en viande, l'homme se leva et suivit ses traces. La bête avait disparu derrière un coude de la piste mais, bien qu'il fût persuadé de la suivre de près, il ne parvint pas à la revoir ; d'autre part, il se trouvait au milieu d'un tel chassé-croisé de pistes qu'il ne sut bientôt plus où se diriger et qu'il jugea plus sage de regagner la caverne.

Après avoir franchi une distance considérable et constaté qu'il était perdu il appela Muviro à haute voix, mais sans obtenir de réponse ; puis il fit halte et déploya de grands efforts pour se rappeler quelle pouvait bien être la direction de la caverne. Machinalement, il leva les yeux vers le soleil, comme s'il pouvait en espérer un secours quelconque. Or comment déterminer un parcours en l'absence d'étoiles et lorsque le soleil garde immuablement la même position au-dessus de votre tête ? Il jura à mi-voix et reprit sa marche. Il n'avait d'autre ressource que de poursuivre sa quête.

Il alla ainsi durant une période qui lui parut fort longue ; néanmoins, fréquemment il lui arrivait de jeter un regard machinal vers le soleil, mais celui-ci ne lui fournissait aucun renseignement sur sa position ni sur l'écoulement du temps, si bien qu'il en vint à haïr ce globe éblouissant qui semblait se gausser de ses efforts. La forêt et la jungle regorgeaient de vie. Fruits, fleurs et noix y poussaient à profusion. Il n'avait à craindre la pénurie d'aucune espèce alimentaire à condition, bien entendu, de savoir reconnaître entre elles les variétés qu'il pouvait consommer en toute sécurité et celles qu'il devait éviter.

Il avait très faim et très soif, mais c'était la soif qui le préoccupait le plus. Il possédait un pistolet, des munitions en abondance. Dans un pays aussi giboyeux, il pourrait toujours se procurer de la viande, mais il lui fallait de l'eau. Il poursuivit sa route. C'était à présent l'eau qui constituait le but de sa recherche, plutôt que ses compagnons ou le camp. Il commença à souffrir de la soif et de nouveau une profonde lassitude l'envahit en même temps que la somnolence. Il abattit un grand rongeur dont il but le sang ; après quoi il alluma un feu et fit cuire l'animal. Celui-ci se révéla brûlé par endroits et à demi cru à l'intérieur. Le lieutenant Wilhelm von Horst était un homme habitué à une nourriture excellente, convenablement préparée et servie, mais il se précipita sur cette chair insipide comme un loup affamé et jamais repas ne lui avait semblé plus délicieux. Combien de temps était-il resté sans manger ? Mystère. Bientôt il s'endormit de nouveau, cette fois sur un arbre ; il avait en effet entrevu une grosse bête à travers le feuillage de la jungle, une bête aux crocs énormes et aux yeux étincelants.

Une fois encore, lorsqu'il s'éveilla, il n'aurait pu dire pendant combien de temps il avait dormi; mais comme il se sentait entièrement reposé, il en déduisit que le sommeil avait dû se prolonger sur une longue période. Dans un monde où toute notion de temps était absente, il lui semblait qu'on pouvait dormir indifféremment un jour ou une semaine. Comment être fixé? Cette pensée lui causa de la perplexité. Il commença à se demander durant combien de temps il était demeuré éloigné du dirigeable. Seul, le fait qu'il n'avait pas étanché sa soif depuis le moment où il s'était trouvé séparé de ses camarades lui donnait à penser qu'il n'avait pas dû s'écouler plus d'un jour ou deux depuis ce moment, le besoin d'eau le faisant seulement maintenant souffrir. Il ne pouvait fixer son esprit sur rien d'autre. Il partit donc à la recherche du précieux liquide. De l'eau, il lui fallait de l'eau! S'il n'en trouvait pas, il lui faudrait mourir — mourir seul dans cette terrible forêt, sa dernière demeure devant rester à tout jamais inconnue des humains. Von Horst était un animal social; en tant que tel, cette idée lui était odieuse. Il n'avait pas peur, pas peur de la mort, mais finir de cette façon dérisoire, en pleine jeunesse, après avoir dépassé de peu ses vingt ans!

Il suivait une des nombreuses pistes se croisant et s'entrecroisant inextricablement à travers toute la forêt; il avait choisi la présente, fréquentée par une espèce particulière de gibier, pour la simple raison qu'elle était plus large et plus nettement marquée que les autres. Nombreuses étaient les bêtes qui l'avaient foulée, depuis des temps immémoriaux peut-être, car le sol était profondément tassé; von Horst se disait qu'une piste conduisant vers un point d'eau serait plus fréquentée que toute autre. Il ne se trompait pas. Il poussa un cri de joie en débouchant sur un petit cours d'eau, se précipita à toutes jambes et se jeta à plat-ventre sur la berge. Il but à longs traits. Peut-être risquait-il de contracter du mal en agissant ainsi; il n'en fut rien heureusement. C'était une petite rivière limpide qui courait parmi des roches sur un fond de gravier, la perle des rivières qui apportait à la forêt et aux basses terres la pureté, la fraîcheur et la beauté des montagnes qui lui avaient donné naissance. Von Horst plongea son visage dans l'eau, la fit ruisseler sur ses bras nus; il creusa ses mains en coupe, les plongea dans le liquide, au comble de l'exultation, et en déversa le contenu sur sa tête. Jamais, lui semblait-il, il n'avait connu luxe aussi rare, aussi désirable. Ses préoccupations s'évanouirent. Tout irait bien désormais puisqu'il avait trouvé de l'eau. A présent il connaissait la sécurité!

Il leva la tête. Sur la rive opposée de la petite rivière était accroupie une créature comme il n'en fut jamais dans aucun livre, et dont les

ossements ne furent jamais exposés dans les vitrines d'aucun musée. Elle ressemblait à quelque gigantesque kangourou ailé, avec une tête de ptérodactyle et de longues mâchoires abondamment dentées. L'animal observait intensément von Horst, le fixant de ses yeux froids, inexpressifs et dépourvus de paupières. Il y avait quelque chose de terriblement menaçant dans la fixité de ce regard. L'homme entreprit de se lever avec lenteur ; alors l'être hideux s'anima soudain. Poussant un glapissement chuintant, il franchit le cours d'eau d'un seul bond puissant. Von Horst esquissa un mouvement de fuite, tirant simultanément sur la crosse du pistolet enfoncé dans l'étui ; mais avant qu'il n'ait eu le temps de l'en faire sortir, d'amorcer un mouvement de retraite, la bête fondit sur lui et le terrassa ; puis elle le saisit entre ses serres, le tint à distance et l'observa. Assise sur sa large queue, elle se dressait de toute sa taille, soit près de cinq mètres ; vues de près, ses mâchoires semblaient assez grandes pour engloutir le chétif vermisseau humain dont le regard se posait sur elles avec horreur. Von Horst crut que sa dernière heure était venue. Il était paralysé par l'étreinte de ces puissantes serres, dont l'une lui plaquait au corps la main qui tenait le pistolet. La créature semblait l'examiner avec convoitise, débattant apparemment en son for intérieur du morceau qu'elle choisirait pour sa première bouchée ; c'est du moins l'impression qu'elle donnait à sa victime.

Au point où le cours d'eau rencontrait la piste existait une ouverture dans le dais feuillu de la forêt à travers laquelle l'éternel soleil de midi dardait ses brillants rayons sur la surface ondulante de l'eau, le gazon vert, la créature monstrueuse et son chétif prisonnier. Le monstre tourna ses yeux froids vers l'ouverture, puis il bondit à grande hauteur dans les airs et, ce faisant, il déploya ses ailes dont il battit l'air sinistrement pour s'élever.

Von Horst était glacé par l'appréhension. Il se souvenait d'avoir lu quelque part qu'un grand oiseau du monde extérieur avait soulevé sa proie à grande altitude pour la tuer ensuite en la laissant choir sur le sol. Il se demandait si tel serait son destin et il remercia le Créateur de ce qu'ils seraient si peu à porter son deuil — ni femme ni enfants laissés sans protecteur ni soutien, pas de Juliette pour déplorer la perte de son Roméo et se languir de l'amant qui ne reviendrait jamais plus.

Ils survolaient la forêt à présent. L'étrange paysage sans horizon s'étendait au loin dans toutes les directions, se perdant progressivement dans le néant à mesure qu'il excédait la portée de la vision humaine. Au-delà de la forêt, dans l'axe de vol de la créature, s'étendait un terrain découvert, collines onduleuses et montagnes. Von Horst apercevait des

rivières et des lacs puis, dans le lointain flou, une surface qui semblait être un vaste plan d'eau — une mer intérieure, peut-être, un océan dont aucune carte ne reproduisait les contours ; mais quelle que fût la direction vers laquelle il portait ses regards, c'était le mystère.

Sa situation n'était pas de celles qui apportent à la contemplation des paysages un élément d'intérêt vital, mais bientôt le peu qu'il pouvait encore éprouver se trouva définitivement balayé. L'une des serres venait subitement de lâcher prise. Von Horst crut que l'animal allait le laisser choir, que l'instant fatal était venu. Il murmura une brève prière. La créature le souleva de quelques pieds, puis l'introduisit dans une poche sombre et puante qu'elle maintenait ouverte à l'aide de son autre serre. Lorsqu'elle relâcha son étreinte sur lui, von Horst se trouvait dans l'obscurité totale. Un instant il eût été bien en peine de résoudre cette énigme ; puis il comprit qu'il se trouvait dans la poche ventrale d'un kangourou. Il y faisait chaud et étouffant. Il crut suffoquer, et la puanteur reptilienne était insupportable. Lorsqu'il fut incapable d'endurer plus longtemps ce supplice, il se propulsa vers le haut jusqu'au moment où sa tête émergea de l'orifice de la poche.

Pour lors, la créature avait adopté le vol horizontal et le champ visuel de l'homme se limitait à la surface qui se trouvait directement au-dessous de lui. Ils survolaient toujours la forêt. Le feuillage, semblable à de bourgeonnants nuages d'émeraude, lui faisait l'effet d'un capitonnage accueillant. Von Horst se demandait pourquoi on le transportait ainsi tout vivant et vers quel lieu. Sans doute vers quelque aire où il servirait de pâture à une hideuse couvée. Il palpa son pistolet. Combien il lui serait facile de tirer sur ce corps chaud et palpitant, mais quel avantage en retirerait-il ? Ce serait la mort quasi assurée, précédée d'une lente agonie s'il n'était pas tué sur le coup.

La créature volait à une vitesse surprenante, compte tenu de sa taille. La forêt disparut à sa vue et fut suivie d'une plaine piquetée d'arbres où l'homme aperçut d'innombrables animaux en train de paître ou de se reposer. Il y avait là de grands daims roux, des pandas, d'énormes bovidés primitifs recouverts de toisons hirsutes ; et, près d'un bouquet de bambous bordant la rivière, on apercevait un troupeau de mammoths. Il s'y trouvait également d'autres animaux que von Horst eût été bien en peine de classer. Bientôt, abandonnant la plaine, ils abordèrent des collines basses puis un terrain rude et volcanique composé d'arides collines noires de forme conique. Dans l'intervalle des cônes, et montant à l'assaut de leurs pentes, se déployait la luxuriance de l'inévitable flore tropicale de Pellucidar. Aux seuls endroits où nulle racine ne pouvait

trouver de prise, le sol demeurait nu. Une caractéristique particulière de ces cônes attira l'attention de von Horst ; une ouverture était visible au sommet de nombre d'entre eux, leur donnant l'apparence de volcans éteints en miniature. Leurs hauteurs s'étagaient depuis trente mètres jusqu'à un multiple de ce chiffre. Alors qu'il se trouvait plongé dans leur contemplation, son ravisseur se mit à décrire des cercles immédiatement au-dessus de l'un des cônes les plus vastes, puis il descendit rapidement droit dans l'orifice béant, prenant pied sur le fond de la cavité dans le faisceau lumineux tombant du soleil.

A l'instant où la créature l'extrayait de sa poche, von Horst ne put voir grand-chose de l'intérieur du cratère, mais ses yeux s'accoutumant rapidement à la pénombre il aperçut ce qu'il prit à première vue pour les cadavres de nombreux animaux, étendus concentriquement pour former un grand cercle à l'intérieur de la cavité, leurs têtes occupant la place la plus éloignée du centre. Le cercle n'était pas entièrement au complet, car il constata la présence d'un vide large de plusieurs mètres. Entre les têtes des cadavres et la paroi du cratère était disposée une quantité de sphères couleur d'ivoire de quelque soixante centimètres de diamètre.

Tous ces détails, von Horst les saisit d'un bref regard ; puis ses observations furent interrompues par une manœuvre inopinée du monstre : la créature le souleva, le dos tourné, jusqu'au moment où sa tête se trouva environ au niveau de la sienne propre ; à ce moment l'homme ressentit une douleur fulgurante à la nuque et plus précisément à la base du cerveau. La douleur ne dura qu'un instant, accompagnée d'une nausée passagère, puis toutes ses sensations s'évanouirent d'un seul coup. Tout se passa comme si son corps avait été subitement privé de vie depuis le cou jusqu'à l'extrémité des orteils. Ensuite, il eut conscience d'être transporté vers la paroi du cratère et d'être déposé sur le sol. Sa vue n'était pas amoindrie, et lorsqu'il tenta de tourner la tête il exécuta ce mouvement sans difficulté. Il suivit des yeux la créature qui l'avait transporté dans cet antre et la vit bondir dans les airs, déployer ses ailes, et avec un battement de mauvais augure disparaître par l'orifice du cône.



II. L'ANTRE DE L'HORREUR

Lorsque von Horst se vit étendu dans cette ténébreuse caverne de la mort et qu'il se rendit compte de sa situation, il regretta de ne pas avoir mis fin à son existence alors qu'il disposait encore du temps et des moyens de se détruire. Actuellement il était entièrement réduit à l'impuissance. L'horreur de sa situation lui apparut à ce point tangible qu'il craignit un moment de devenir fou. Il tenta de remuer une main, mais il n'avait plus conscience d'en posséder. Il ne les sentait plus, ni d'ailleurs aucune partie de son corps au-dessous du cou. Il avait l'impression de n'être plus qu'une tête gisant dans la poussière, consciente mais totalement impuissante. Il la tourna sur un côté. Il avait été placé à la suite de la rangée, de l'un des côtés de l'intervalle demeuré vide dans le cercle. De l'autre côté de cet intervalle était étendu le corps d'un homme. Il tourna le visage du côté opposé et constata qu'il gisait côte à côte avec un second humain; puis son attention fut attirée par des craquements et des coups sourds provenant de la direction opposée. De nouveau il fit pivoter sa tête de façon à voir ce qui pouvait bien vivre dans cet antre de la mort.

Ses yeux furent attirés par l'une des sphères couleur d'ivoire reposant presque directement derrière la tête située à l'extrémité diamétralement opposée du cercle. La sphère était animée d'un mouvement de va-et-vient. Le bruit semblait provenir de l'intérieur de l'objet. Il se fit plus sonore et plus insistant. La sphère vacilla et roula sur elle-même; puis une fissure apparut dans sa surface, un trou en dents de scie vint détruire sa régularité, une tête apparut. Le mystère présenté par les sphères s'en trouva, du coup, résolu: c'étaient là les œufs du grand marsupial; mais quel était le rôle des corps?

Fasciné, von Horst vit la terrible petite créature s'extirper de son œuf. Parvenue à ses fins, elle culbuta sur le sol du cratère, où elle demeura inerte durant un certain temps, comme pour reprendre haleine après ses efforts. Puis elle commença de remuer ses membres, pour les essayer tour à tour. Bientôt elle se dressa sur ses quatre pattes; un peu plus tard elle se leva en prenant appui sur sa queue et déploya ses ailes. Ceci fait, elle s'attaqua à la coquille désormais inutile et la dévora. Celle-ci engloutie, elle se tourna sans hésitation vers le corps le plus proche d'elle. Tandis qu'elle s'en approchait, von Horst vit avec horreur la tête se tourner vers la créature et la regarder avec des yeux exorbités par

la terreur. Avec un rugissement sifflant l'odieuse petite créature bondit vers le corps et dans le même instant un cri perçant, plein d'une épouvante sans nom, jaillit des lèvres de l'homme que von Horst avait cru mort. Les yeux révoltés d'horreur, les convulsions musculaires du visage reflétaient les efforts désespérés du cerveau du misérable pour commander aux centres nerveux paralysés, pour les contraindre à réagir au désir d'échapper au monstre. Les efforts de la victime pour briser les liens invisibles qui l'immobilisaient étaient à ce point apparents que le témoin de la scène jugea qu'ils devaient inévitablement réussir, mais la paralysie était trop profonde pour être surmontée.

Le hideux oïson se jeta sur le corps et entreprit de le dévorer ; et bien que la victime fût, selon toute probabilité, inaccessible à la douleur, ses cris et ses gémissements continuèrent à se répercuter sur les parois du cratère infernal jusqu'au moment où les autres êtres humains, en attente sans aucun doute d'un destin similaire, joignirent leurs voix à cette effroyable cacophonie d'épouvante. C'est à ce moment que pour la première fois von Horst se rendit compte que toutes ces créatures étaient vivantes et comme lui paralysées. Il ferma les yeux pour ne pas voir l'abominable spectacle, mais il était impuissant à fermer ses oreilles au diabolique vacarme qui lui mettait l'âme au supplice.

Un peu plus tard, il se détourna du monstre absorbé par son répugnant festin et porta son regard sur l'homme étendu à sa droite. Il constata que celui-ci n'avait pas participé au chœur infernal et qu'il le contemplait avec des yeux où se lisaient la fermeté et une approbation de son attitude. C'était un homme jeune, à l'abondante chevelure noire, avec de beaux yeux et des traits réguliers. Il respirait la force et une dignité tranquille qui lui valut la sympathie immédiate de von Horst ; d'autre part, le fait qu'il n'eût pas succombé à la terreur hystérique qui avait saisi les autres occupants de l'autre l'avait impressionné favorablement. Le jeune lieutenant lui adressa un sourire et une légère inclination de tête. Durant un fugitif instant, le visage de l'autre exprima une surprise légère, puis à son tour il sourit. Il adressa ensuite la parole à von Horst en un langage incompréhensible pour l'Européen.

— Je regrette, répondit l'officier, mais je ne vous comprends pas.

Ce fut alors au tour de l'autre de secouer la tête, exprimant par cette mimique que le discours de son voisin lui demeurait également inintelligible.

Aucun des deux ne pouvait comprendre les paroles de l'autre, mais ils s'étaient souri mutuellement, et l'expectative d'un destin commun créait entre eux un lien. Von Horst se sentit désormais moins seul,

crut presque avoir trouvé un ami. Ce mince trait d'union constitué par un sort commun leur faisait envisager la situation, pour désespérée qu'elle pût être, sous un autre jour. Comparé à l'état d'abjection qui était précédemment le sien, le réconfort qu'il en éprouvait confinait presque à l'euphorie.

Lorsqu'il tourna de nouveau son regard vers le ptérodon fraîchement éclos, le corps de sa victime avait été quasi entièrement dévoré; il n'en restait même pas un os et c'est avec un estomac largement distendu que le répugnant oison se traîna vers la ronde tache de soleil qui brillait à l'aplomb de l'orifice du cratère et se lava pour dormir.

Les victimes étaient de nouveau retombées dans leur silence et demeuraient étendues comme dans leur dernier sommeil. Le temps passait, mais dans quelle mesure? Horst n'aurait même pas pu émettre la moindre supposition à cet égard. Il ne ressentait ni faim ni soif, fait qu'il attribuait à la paralysie; mais il dormait de temps à autre. A certain moment, il fut éveillé par un claquement d'ailes et leva les yeux juste à temps pour voir l'ignoble poussin prendre son vol à travers l'orifice de l'antre, quittant le nid de terreur où il avait été couvé.

Au bout d'un certain temps, l'adulte reparut avec une autre victime, une antilope; et alors von Horst put voir de quelle manière les autres victimes et lui-même avaient été paralysés. Maintenant l'antilope au niveau de sa propre gueule, le reptile perça la nuque, à la base du cerveau, du bout de sa langue aiguë comme une pointe d'aiguille; puis il déposa l'animal impotent à la gauche de von Horst.

Dans ce vide intemporel de mort vivante, il était impossible de déterminer s'il existait quelque régularité dans la répétition des événements. Les oisons sortaient de leur coquille, l'engloutissaient, dévoraient leur proie (toujours du côté opposé, par rapport à von Horst, de l'intervalle demeuré vide dans le cercle et sur sa gauche), s'endormaient au soleil puis prenaient leur vol, apparemment sans esprit de retour; l'adulte rentrait avec de nouvelles victimes, les paralysait, puis les déposait dans l'intervalle, du côté le plus proche de von Horst et repartait; le vide se déplaçait insensiblement vers la gauche; et au fur et à mesure l'officier constatait que son destin inéluctable se rapprochait d'autant.

Il échangeait parfois un sourire avec son voisin de droite, et de temps en temps chacun d'eux s'exprimait dans sa propre langue. Le seul son de leurs voix, puisque leurs paroles demeuraient inintelligibles, constituait un gage d'amitié qui leur apportait mutuellement du réconfort. Von Horst aurait bien aimé entretenir une conversation avec son nouvel ami;

combien d'éternités de solitude aurait-elle pu combler ! La même idée avait dû traverser plus d'une fois l'esprit de son voisin, et ce fut lui qui le premier tenta de l'exprimer et de renverser la barrière linguistique qui faisait obstacle au plein épanouissement de leurs relations nées d'un voisinage forcé. Profitant de ce que von Horst avait les yeux tournés vers lui, il prononça le mot « Dangar », s'efforçant de se désigner lui-même en baissant les paupières et en enfonçant son menton dans sa poitrine. Il répéta la même mimique à plusieurs reprises.

Von Horst finit par en comprendre le sens.

— Dangar ? répéta-t-il en indiquant son voisin d'un mouvement de tête.

L'autre sourit, inclina la tête puis prononça un mot qui constituait évidemment une affirmation dans sa langue. Alors, von Horst prononça son propre nom à plusieurs reprises, en se servant de la mimique utilisée précédemment par Dangar. C'était un commencement. Ensuite, ce devint un jeu d'un intérêt intense et absorbant. Ils ne faisaient plus rien d'autre et ne semblaient jamais se lasser. A l'occasion, ils dormaient ; mais à présent, au lieu de se laisser aller au sommeil lorsque l'envie les en prenait, ils attendaient que le partenaire fût pareillement disposé ; de la sorte ils pouvaient consacrer toutes leurs heures de veille à cette occupation nouvelle autant que fascinante : apprendre le moyen d'échanger leurs pensées.

Dangar enseignait son propre langage à von Horst ; et comme ce dernier avait déjà acquis une bonne connaissance de cinq ou six langues qui avaient cours à la surface extérieure de la Terre, ses aptitudes pour en assimiler une nouvelle s'en trouvaient singulièrement augmentées, en dépit de l'absence de similitude entre elle et aucune des précédentes.

En des circonstances ordinaires, le processus eût été des plus lents sinon voué à l'échec ; mais grâce à l'aiguillon que constituait ce voisinage permanent et à l'absence de tout élément propre à les distraire de leur tâche autre que la naissance d'un oison, son festin consécutif et son envol, ils progressaient avec une surprenante rapidité ; c'était du moins là l'impression de von Horst jusqu'au moment où il se rendit compte que dans ce monde intemporel, des semaines, des mois, voire des années à l'échelle du monde extérieur auraient bien pu s'écouler depuis le moment de leur incarcération dans le cratère.

Enfin vint le moment où il put entretenir avec Dangar une conversation avec une aisance relative, mais à mesure qu'ils avaient progressé le fatal intervalle avait également poursuivi son avance autour du cercle de morts-vivants et se rapprochait d'eux de plus en plus. Dangar serait le premier à partir, ensuite viendrait le tour de von Horst.

L'officier redoutait le premier événement plus que le suivant, car après la disparition de Dangar il ne lui resterait plus rien pour occuper son esprit que le destin inéluctable qui était le sien ; il tendrait alors l'oreille au craquement de la coquille qui libérerait la mort et la ferait fondre sur lui sous la forme la plus horrible qu'on puisse imaginer.

A la fin, il ne resta plus que trois victimes entre Dangar et l'intervalle. Le dénouement ne tarderait plus à présent.

— Je serai désolé de vous quitter, dit le Pellucidarien.

— Je ne demeurerai pas seul très longtemps, lui rappela von Horst.

— En effet. Après tout, il vaut encore mieux mourir que de demeurer ici, loin de son propre pays. Je regrette que nos vies n'aient pas pu se poursuivre ; alors je vous aurais conduit jusqu'au pays de Sari. C'est une belle contrée avec des collines, et des vallées fertiles ; le gibier y abonde et non loin se trouve le grand Lural Az. Je me suis rendu à l'île d'Anoroc, dont Ja est le roi.

Je suis convaincu que Sari vous plairait. Les filles y sont très belles. L'une d'elles m'y attend en ce moment, mais je ne reviendrai jamais à son côté. Son chagrin sera grand ; mais — (il soupira) tout passe et un autre la prendra pour compagne.

— J'aimerais fort me rendre à Sari, dit von Horst. Soudain ses yeux s'arrondirent de surprise. Dangar ! Dangar ! s'exclama-t-il.

— Qu'y a-t-il ? interrogea le Pellucidarien. Que vous est-il arrivé ?

— Je sens mes doigts ! Je peux les remuer ! cria von Horst. Et mes orteils également.

— Cela me paraît impossible, Von, répondit Dangar incrédule.

— C'est pourtant l'exacte vérité, je vous assure ! Ce n'est guère, sans doute, mais je les bouge.

— Comment l'expliquez-vous ? Je ne sens absolument rien au-dessous de mon cou.

— Sans doute les effets du poison sont-ils en train de se dissiper. Qui sait, la paralysie pourrait bien me quitter entièrement.

Dangar secoua la tête. Depuis mon arrivée en cet antre jamais aucun de ceux qui ont été piqués par la langue empoisonnée du trodon n'a été libéré de la paralysie. Et à supposer que la chose se produise, en quoi en seriez-vous plus avancé ?

— Je vais vous le dire, répondit lentement von Horst. Depuis que je suis prisonnier ici, j'ai eu tout le loisir de rêver, d'imaginer des plans, des situations. Il m'est arrivé bien souvent d'envisager ce que je ferais au cas où la paralysie viendrait à se dissiper. J'ai pratiquement tout prévu.

— Il n'y a plus que trois victimes entre vous et la mort, lui rappela Dangar.

— Je ne l'ai pas oublié. Tout dépendra de la rapidité avec laquelle je recouvrerai l'usage de mes membres.

— Je souhaite que la chance vous soit favorable, même si dans ce cas je ne suis plus là pour le savoir — deux victimes seulement me séparent de la fin. L'échéance se rapproche.

Dès ce moment, von Horst concentra toutes ses facultés dans la lutte contre la paralysie. Il sentit la vie remonter progressivement le long de ses membres, mais le mouvement se limitait toujours aux extrémités et demeurait très faible.

Un nouveau trodon vint à éclore, ne laissant plus qu'une étape entre Dangar et la mort; et après Dangar, ce serait son tour. Au moment où l'affreuse créature s'éveillait de sa période de sommeil sous les rayons solaires pour prendre son essor à travers l'orifice du cratère, von Horst parvint à remuer les mains et à fléchir les poignets; ses pieds étaient également libres à présent, mais combien lent, affreusement lent était le retour de ses forces! Le Destin pouvait-il être cruel au point de susciter en lui ce grand espoir pour le lui arracher au dernier moment? Une sueur froide l'inonda lorsqu'il entreprit d'évaluer ses chances de succès et dut constater qu'elles étaient dérisoires.

Si seulement il avait disposé d'un moyen de mesurer le temps, il aurait pu connaître l'intervalle séparant deux éclosions successives et obtenir ainsi une idée approximative du délai qui lui restait. Sans doute les œufs devaient-ils parvenir à maturité suivant un rythme relativement régulier, bien qu'il fût dans l'impossibilité de vérifier le fait. Il portait bien un bracelet-montre; mais le mouvement en était arrêté depuis longtemps; d'autre part, il eût été bien en peine de consulter le cadran puisqu'il ne pouvait soulever son bras.

Lentement, la paralysie reflua jusqu'au niveau du coude et du genou. Il pouvait désormais les plier, et à partir de ce point ses membres lui paraissaient parfaitement normaux. Si le temps qui lui était imparti se révélait suffisant, il retrouverait l'usage entier de ses muscles, pas le moindre doute sur ce point.

Tandis qu'il bandait sa volonté pour briser les liens invisibles qui lui imposaient l'immobilité se produisit une nouvelle éclosion, et peu de temps après Dangar se trouva étendu sans aucune créature à sa droite — son tour était venu.

— Et après vous, Dangar, ce sera moi. Je serai libre avant ce moment, je pense, mais j'aurais voulu vous sauver.

— Je vous remercie, mon ami, répondit le Pellucidarien, mais je suis résigné à la mort. Je préfère encore cette solution à ma condition présente — je ne suis plus qu'une tête reliée à un corps sans vie.

— Cet état ne saurait se prolonger bien longtemps, j'en suis certain, répliqua von Horst. Si j'en crois ma propre expérience, les effets du poison se dissiperont tôt ou tard. Dans les cas ordinaires, la quantité injectée est suffisante pour maintenir la victime paralysée très au-delà du temps nécessaire pour qu'elle puisse servir de pâture à l'oison. Si seulement je parvenais à me libérer, je pourrais certainement vous sauver.

— Parlons d'autre chose, voulez-vous, riposta Dangar, je ne voudrais à aucun prix être un mort-vivant. Caresser d'autres espoirs ne peut servir qu'à rendre nos regrets plus cuisants et plus amère une fin inéluctable.

— A votre aise, répondit von Horst avec un haussement d'épaules, mais vous ne pourrez pas m'empêcher de réfléchir et d'essayer.

Et c'est ainsi qu'ils parlèrent de Sari et du pays d'Amoz, d'où était venue Diane la Magnifique, de la Terre de l'Ombre Sinistre et des îles peu hospitalières du Sojar Az; car von Horst s'aperçut que Dangar se plaisait à rappeler le souvenir de ces lieux qu'il trouvait agréables; pourtant, lorsque le Sarien en venait à la description des bêtes féroces et des hommes sauvages qui hantaient ces contrées, l'officier formulait intérieurement les plus extrêmes réserves quant à l'attrait qu'elles pouvaient offrir comme lieu de résidence.

Tandis qu'ils poursuivaient leur entretien, von Horst découvrit qu'il pouvait remuer les épaules et les hanches. Une agréable sensation de vie se répandait dans son corps tout entier. Il se préparait à faire part de la nouvelle à Dangar lorsque le bruit sinistre d'une coquille qui se brise parvint simultanément aux oreilles des deux hommes.

— Adieu mon ami, dit Dangar. Nous autres gens de Pellucidar, nous lions rarement d'amitié avec des gens étrangers à nos propres tribus. Tous nos semblables sont des ennemis qu'il nous faut tuer sous peine d'être tués nous-mêmes. Je suis heureux de pouvoir vous appeler mon ami. Voyez, voici venir la fin!

Déjà le trodon nouvellement éclos avait dévoré sa propre coquille et lorgnait Dangar. Dans un instant il se précipiterait sur lui. Von Horst fit des efforts désespérés pour se lever, mais une force invisible semblait encore le retenir. Alors, la gueule béante, le monstre se dirigea vers sa proie.

III. L'UNIQUE ESPOIR

Une fois de plus von Horst tenta de se lever; une fois de plus il retomba, vaincu. La transpiration jaillissait en perles froides de son corps entier. Il aurait voulu jurer, hurler, mais il demeurait silencieux. Non moins silencieux était Dangar. Il ne se répandit pas en cris affreux comme l'avaient fait ses prédécesseurs au moment où la mort rampait vers eux. Pourtant elle se rapprochait de plus en plus. Von Horst se redressa sur son coude droit; puis il retomba, mais dans le même temps il tenta de saisir le pistolet qu'il portait à la hanche, ce même pistolet qu'il avait — sans succès — essayé d'atteindre auparavant. Cette fois, il réussit. Ses doigts se refermèrent sur la crosse. Il tira l'arme de son étui. De nouveau il se redressa en partie sur un coude.

Le trodon était à un cheveu de Dangar lorsque l'officier fit feu.

Poussant un cri perçant, la bête bondit à grande hauteur dans les airs, battit vainement des ailes l'espace d'un instant, puis retomba morte sur le sol du cratère.

Dangar tourna vers l'officier un visage où se lisaient la stupéfaction et la reconnaissance.

— Vous avez réussi, dit-il, et je vous en remercie, mais à quoi cela nous avancera-t-il; comment sortirons-nous jamais de ce trou? A supposer qu'il existe un moyen, je ne pourrais pas en prendre avantage... je ne puis même pas remuer le petit doigt.

— Cela reste encore à voir, riposta von Horst. Lorsque la paralysie vous aura quitté, nous trouverons un moyen de résoudre le second problème comme j'ai résolu le premier. Il y a seulement un instant, quelles étaient vos chances d'échapper au trodon? Nulles, absolument nulles; pourtant vous êtes vivant et le trodon est mort. Qui êtes-vous donc pour affirmer ainsi que l'impossible ne peut être accompli?

— Vous avez raison, répondit Dangar, désormais, je ne douterai plus jamais de vous.

— A présent, il s'agit de gagner du temps, s'écria von Horst.

Il souleva Dangar, le traîna de l'autre côté de l'intervalle et l'étendit aux côtés de la dernière victime amenée par le trodon adulte. Tandis qu'il se recouchait à ses côtés, il lui fit remarquer:

— Le prochain oison à éclore ne dévorera aucun de nous, car il se dirigera de l'autre côté de l'intervalle.

— Mais que se passera-t-il lorsque l'adulte rapportera sa prochaine

victime ? demanda Dangar. Ne remarquera-t-il pas que nos positions ont été changées ? De plus, il y a là le cadavre de l'un de ses rejetons ; quelles vont être ses réactions, à votre avis ?

— Je doute fort que le trodon remarque quoi que ce soit, répondit l'officier, mais dans le cas contraire, je serai prêt à faire face. Je dispose toujours de mon pistolet et de munitions en abondance ; quant au « poulet » mort, je vais en disposer immédiatement. Je crois que nous pouvons l'utiliser.

Il se leva, traîna la carcasse vers la paroi du cratère et la dissimula derrière quelques œufs. Puis il l'examina de près, palpant sa peau. Apparemment satisfait, il dégaina son couteau de chasse et se mit en devoir de le dépouiller.

Il travaillait rapidement mais avec soin, son attention entièrement consacrée à sa tâche, si bien qu'il fut quelque peu surpris lorsque les rayons du soleil pénétrant par l'orifice du cratère furent soumis à une série d'occultations.

En levant les yeux, il aperçut le trodon adulte qui rapportait au nid une nouvelle victime ; instantanément il s'aplatit, le nez contre le sol, derrière quelques œufs qu'il avait disposés dans ce but, tout en dégainant son pistolet.

Seuls le haut de sa tête et ses yeux dépassaient au-dessus des œufs, de même que le canon noir et froid de son arme, tandis qu'il suivait du regard le monstre qui, sans le moindre soupçon, déposait sa victime auprès de Dangar. Comme il l'avait prévu, la créature ne prêta pas la moindre attention au Pellucidarien et un instant plus tard elle s'était de nouveau envolée pour se lancer à la recherche d'une nouvelle proie.

Sans plus tarder, von Horst termina le dépouillement de l'oison ; après quoi, il traîna l'écorché à la place précédemment occupée par Dangar.

Le Sarien se mit à rire. Façon ingénieuse de se débarrasser de la carcasse, dit-il, du moins si le mets est du goût du prochain.

Je pense qu'il le sera, répondit von Horst. Ces petits gloutons dénués de cervelle sont avant tout guidés par l'instinct. Ils se rendent toujours au même endroit pour consommer leur premier repas : ils engloutiraient n'importe quoi, j'en donnerais ma tête à couper.

— Mais qu'allez-vous faire de la peau ?

— Attendez un peu et vous verrez. Elle constitue la plus grande part de mon plan d'évasion. L'idée est quelque peu extravagante je l'avoue, mais c'est la seule que j'aie pu trouver. Elle offre d'ailleurs quelques chances de succès. A présent il faut que je reprenne ma tâche sans retard.

Joignant le geste à la parole, von Horst entreprit de découper la peau